

Fondation
Charles Veillon

Karl Schlögel

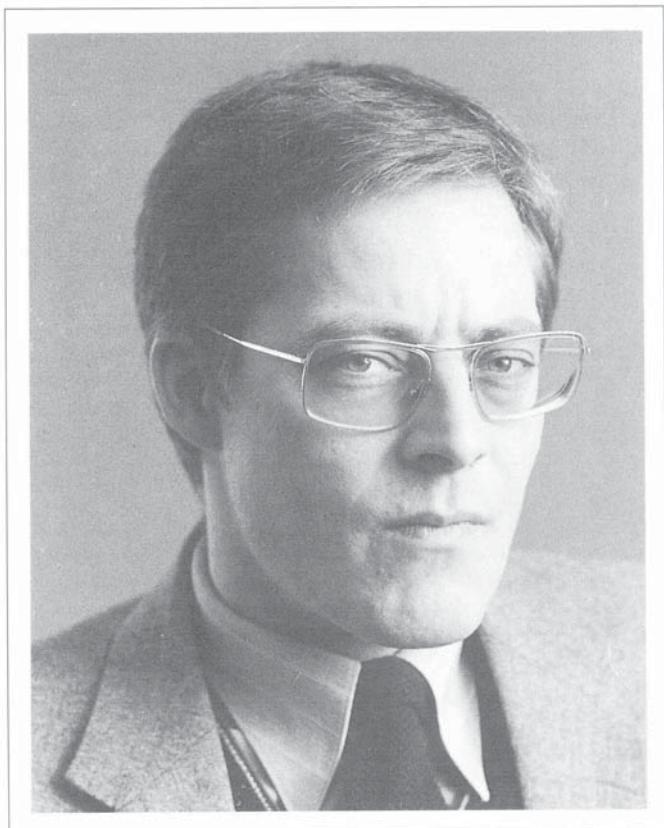
*Lauréat du
Prix Européen de l'Essai Charles Veillon 1990*

Discours de proclamation
Pascal Veillon

Présentation
François Bondy

Laudatio
Andreas Oplatka

Conférence
Karl Schlögel



Karl Schlögel

DISCOURS D'ACCUEIL

Mesdames, Messieurs, Monsieur le Consul Général d'Allemagne

Je vous remercie d'être venus ce soir à la remise du Prix Européen de l'Essai, attribué cette année à Monsieur Karl Schlögel.

Nous bénéficions une nouvelle fois du chaleureux accueil de la Ville de Zürich, j'en remercie infiniment ses autorités. Je vous souhaite à tous une riche soirée autour de nos hôtes principaux, Monsieur Schlögel et son épouse, Madame Margolina.

Année après année, nous cherchons, passionnément, inlassablement, l'écrivain qui, à nos yeux, pourrait être le plus convaincant des essayistes vivant en Europe. Tâche merveilleuse, et périlleuse.

C'est ainsi qu'au travers de nos lauréats, de leurs origines, de leur culture, de leur langue, de leurs idées, de leur parcours, nous avons le privilège, depuis maintenant 16 ans, de visiter l'Europe, et peut-être aussi un peu de «dessiner» une Europe.

Une parmi d'autres, déterminée par nos choix évidemment subjectifs. Parmi ces auteurs que nous avons choisis, on compte plusieurs ressortissants de pays de l'Est, comme vous pouvez le constater en lisant la liste de nos lauréats. Et aucun d'Allemagne.

Ce ne fut pas un parti pris. Nous attendions l'occasion, et, sans le savoir, nous vous attendions.

Vous êtes donc, Monsieur Schlögel, le premier lauréat allemand du Prix Européen de l'Essai. Mais ce n'est pas l'Allemagne que vous nous faites visiter dans votre œuvre. Votre parcours, le chemin sur lequel vous nous entraînez, ce sont les villes de Russie. Etonnante Europe. Qui sera toujours, je le souhaite en tous cas, cet indispensable mélange de cultures, d'intérêts et de regards qui nous tournent les uns vers les autres.

Le bonheur avec lequel vous nous apprenez à nous connaître mieux, entre Européens, Monsieur Bondy, membre du Jury, et Monsieur Oplatka, qui prononcera la laudatio, vont nous le révéler.

Je leur cède la parole.

Pascal Veillon
Président

PRÉSENTATION DE MONSIEUR FRANÇOIS BONDY

Der 16. Träger des von der Fondation Charles-Veillon gestifteten Preises des Europäischen Essay ist der erste damit ausgezeichnete Deutsche. Die Frage, ob Deutsche weniger als Angehörige einiger anderer Völker zum Essay neigen oder begabt sind, ist öfters gestellt worden. Das Grimmsche Wörterbuch nennt das Wort «eine unschöne Bildung». Hugo von Hofmannsthal nannte den Essay, seine eigenen grossen Versuche verleugnend «eine Unform, die alles vermischt und verflacht.» Im Brief an einen Freund ging eine nicht primär wegen ihrer literarischen Interessen bekannte bedeutende Frau auf diese Problematik ein. Sie fragte: «Weshalb der Essay, der in England und Frankreich so glänzend vertreten ist, in Deutschland ganz fehlt?» und nannte den Grund: «Ich glaube, das liegt daran, dass die Deutschen zu viel pedantische Gründlichkeit und zu wenig geistige Grazie besitzen, und wenn sie was wissen, schon gleich eine schwere Dissertation mit einem Sack Zitate lieber als eine leichte Skizze machen».

Dieser 1917 im Gefängnis geschriebene Brief steht im Band «Briefe an Freunde» von Rosa Luxemburg.

Karl Schlögel wird mit mehreren Büchern, Essays aber auch die «Dissertation mit dem Sack Zitate» von einem Berliner Verlag betreut, dessen Chef Wolf Jobst Siedler seinerseits zu den besten deutschen Essayisten der Gegenwart gehört. Hans Magnus Enzensberger hat den Autor in seine Reihe «Die andere Bibliothek», früher bei Greno jetzt bei Eichborn, aufgenommen, wo im Frühjahr eine Essaysammlung erscheinen wird, die unsere Jury dank der Einzelveröffentlichungen berücksichtigen konnte. Ist er der erste Deutsche in dieser Reihe – den Sprachraum vertrat bereits der nicht nur ihm angehörige Iso Camartin und zuvor Manes Sperber – so steht Karl Schlögel in der Exploration des anderen minderbekanntes Europas, dessen Grenze der vielgenannte Ural nicht ist, in einer ansehnlichen Reihe. Dazu gehörten der Russe Zinoviev, die in Zürich geehrten Leszek Kolakowski aus Polen und György Konrad aus Ungarn – für ihn hielt der genannte Hans Magnus Enzensberger die Laudatio. Und Preisträger des letzten Jahres war der Engländer Timothy Garton Ash, Chronist des Austritts von Mittel- und Osteuropäern aus der kaum ganz selbstverschuldeten Unmündigkeit.

Andreas Oplatka ist seinerseits der Literatur nicht minder als der Politik zugewandt – unter anderm zeugen dafür fünf von ihm übersetzte und vorgestellte Autoren der Manesse-Bibliothek. Dem vielfach Beanspruchten dankt die Stiftung dafür, dass er die Würdigung des Preisträgers in gleiche Vertrautheit mit dem mittelosteuropäischen und russischen Bereich übernommen hat. Er wird sich nunmehr und in jedem Sinn des Wortes mit dem Werk unseres Laureaten auseinandersetzen.

François Bondy
Membre du Conseil

PRÉSENTATION DE MONSIEUR FRANÇOIS BONDY

Le 16^e lauréat du Prix Européen de l'Essai, créé par la Fondation Charles Veillon, est le premier Allemand à le recevoir. On s'est demandé parfois si les Allemands ont moins de penchants ou de dons pour l'essai que les autres peuples. Le dictionnaire des frères Grimm dit que le mot essai «manque de beauté». Hugo von Hofmannsthal appelait l'essai une «non-forme qui mêle et aplatit tout», reniant ainsi ses propres réussites. Une femme remarquable, qui ne doit pas sa réputation à ses intérêts littéraires, a touché cette question dans une lettre à un ami. Elle se demandait: «Pourquoi l'essai, qui brille avec tant d'éclat en France et en Angleterre, est-il totalement absent en Allemagne?» Et elle en donna la raison: «Je crois que cela vient de ce que les Allemands ont trop de sérieux pédant et pas assez de grâce intellectuelle, et quand ils savent quelque chose, ils aiment mieux rédiger une pesante dissertation chargée d'un sac de citations, plutôt qu'une esquisse légère.»

Cette lettre, écrite en prison en 1917, se lit dans le volume «Lettre à divers amis» de Rosa Luxemburg.

Les livres de Karl Schlögel, y compris une «dissertation chargée d'un sac de citations», sont publiés par l'éditeur berlinois Wolf Jobst Siedler, qui compte lui-même au nombre des meilleurs essayistes allemands actuels. Hans Magnus Enzensberger a accueilli l'auteur dans sa série «Die andere Bibliothek», publiée autrefois chez Greno, à présent chez Eichborn; il fera paraître le printemps prochain une collection d'essais dont notre jury a pu tenir compte du moment qu'ils avaient été publiés séparément. Si Karl Schlögel est le premier Allemand parmi les lauréats – la langue allemande a été représentée déjà par Iso Camartin et Manès Sperber – il fait partie du nombre appréciable de lauréats explorateurs de cette autre Europe dont la limite n'est pas l'Oural, comme on le dit souvent. On y trouve le Russe Zinoviev, le Polonais Leszek Kolakowski, que nous avons honoré à Zürich, le Hongrois György Konrad, dont l'éloge a été prononcé par Hans Magnus Enzensberger, que je viens de mentionner. Et le lauréat de l'année dernière était l'Anglais Timothy Garton Ash, chroniqueur de la marche des peuples d'Europe du centre et de l'Est vers la libération d'une servitude dont la responsabilité ne leur incombait certes pas totalement.

Andreas Oplatka n'est pas moins proche de la littérature que de la politique – ce dont témoignent entre autres cinq auteurs traduits et présentés par lui dans le cadre de la série « Manesse Bibliothek ». La fondation remercie cet homme chargé d'obligations nombreuses d'avoir accepté la tâche de rendre hommage au lauréat avec lequel il partage la connaissance intime de l'Est de l'Europe centrale et de la Russie. C'est dans ce sens qu'il vous parlera maintenant de l'œuvre de notre lauréat.

François Bondy
Membre du Conseil

LAUDATIO

Es mag ein ungewöhnliches Vorgehen sein, wenn man eine Laudatio mit der Mitteilung eröffnet, dass der Redner als bescheidene Begleitung der Auszeichnung, die hier verliehen werden soll, dem Preisträger auf private Faust zusätzlich noch ein kleines Geschenk zur Beschwe rung von dessen Reisegepäck mit auf den Weg geben möchte. Wir wollen Kurt Tucholskys bösen Spruch nicht gelten lassen, wonach es eine grosse Beleidigung ist, wenn Literaten Literaten Literaten nennen, denn was in der Tat kann ein Literat einem Literaten schenken wenn nicht Literatur – das heisst, ein Buch. Dieses Buch hat äusserlich mit dem Anlass, der uns hier zusammenführt, wenig zu tun. Es enthält Briefe Ciceros, die allerdings in der Uebersetzung Christoph Martin Wielands, und es handelt sich denn auch um den 55. Band von dessen gesammelten Werken, erschienen 1813 in Wien. Soweit eine Zufälligkeit. Nun haben aber Bücher bekanntlich ihr Schicksal, und das dieser Ausgabe lässt sich an drei Stempeln auf den ersten Seiten ablesen. Und damit kommen wir dem von Professor Schlögel beschriebenen Kulturraum näher. Im ersten runden Stempel umgeben kreisförmig folgende Worte die Figur des Doppeladlers: «Bibliothekssiegel des k. k. Zweiten Lemberger Obergymnasiums». Der Stempel ist mit Rotstift X-förmig durchgestrichen, und der Adler im nächsten ovalen Stempel ist nur noch einköpfig. Und darin lese ich: «Biblioteka Drugiego Panstwo wego Gimnazjum imienia Karola Szajnochy we Lwowie». Auch ein zweites staatliches Gymnasium also, benannt jetzt freilich nach dem polnisch-galizischen Historiker Karol Szajnocha. Ebenso wie der österreichische ist im Buch der polnische Adler durch zwei dicke Striche getilgt, und der dritte, zuletzt stehengebliebene schmucklose Stempel weist den neuen Besitzer so aus: «Lywiwska Derschawna Oblasna Biblioteka». Keine Schule mehr. Ciceros Briefe, Wielands Werke kommen unter sowjetukrainischer Herrschaft in eine staatliche Kreisbibliothek.

Diese Eintragungen, Zeichen gewissenhaft verwalteter Ordnung inmitten einer in Unordnung geratenen Zeit, Ausdruck selbst im kleinen eines betont-bewussten Willens zur Ablösung, zeugen von einstiger Präsenz österreichischen Bildungsbürgertums in der galizischen Stadt, von Macht- und Systemwechseln. Schlögel hat in einem seiner Essays diese Besitzänderungen beschrieben, die einander überlagernden und

doch nicht verdeckenden Schichten der Geschichte, wie sie sich im heutigen Stadtbild Lembergs darbieten. Er hat die mit Rotstift durchkreuzten Stempel der Epochen sichtbar gemacht und gedeutet, nachdem er, wie das seine Sitte und Methode ist, den Gassen entlanggewandert, sie erschaut und das Gesehene für sich selbst festgehalten hatte. Das Schicksal dieses Buches hier ist denn auch eine Bestätigung von Schlögels Befund im Falle Lembergs: Die Stadt, welche der Reisende jetzt vorfindet, ist die nach der Katastrophe. Wohnort jener, die «danach» gekommen sind. Vorbei ist es damit, was Schlögel, freilich zwischen Anführungszeichen, die «zivilisatorische Mission» Habsburgs nennt, vorbei die Zeit, in der, auch dies lese ich in Schlögels Text, Lemberg eine Hauptstadt des Buches und der Buchkenner war.

Durch wieviele Hände diese Cicero-Ausgabe gewandert ist, darüber nachzusinnen, auch zu schreiben nach dem Verfahren «Ich stelle mir vor», wäre vielleicht reizvoll. Ich selber habe den Band allerdings nicht in Lemberg gefunden, sondern mit Hilfe russischer Freunde in einem der Moskauer Antiquariate, deren kulturelles Strandgut Karl Schlögel in seinem damals aufsehenerregenden Buch «Moskau lesen» auch geschildert hat. Rätseln über einstige Eigentümer liesse sich also, doch gleichviel: Es wird, lieber Herr Schlögel, in der Geschichte dieses Bandes der schlechteste Wechsel nicht sein, wenn er aus meinem Besitz in den Ihren übergeht. Nehmen Sie ihn bitte entgegen als ein Zeichen persönlichen Dankes dafür, dass manche in meiner Familie während unserer Moskauer Jahre Ihr vorhin erwähntes Werk «Moskau lesen» mit Freude und Gewinn benutzt haben.

Und damit sind wir bei einer weiteren Seltsamkeit dieser Laudatio. Bei der Tatsache, dass sie von einem Journalisten gehalten wird, einem ehemaligen Moskauer Korrespondenten, dem Vertreter mithin einer Zunft, mit der Karl Schlögel im Buch «Moskau lesen» – sagen wir es höflich – nicht nett umgegangen ist. Eingeklagt wird bei ihm die fehlende historische Perspektive der Moskauer Berichterstattung, ihr Abgleiten überhaupt in einen Allerwelton uniformer Agenturmeldungen. Entrüstet spricht Schlögel von einem Korrespondenten, der nicht einmal die Landessprache beherrsche. Nun, Kollegen dieser Spezies waren tatsächlich nicht ganz selten. Der gutgelaunte Abschiedsspruch eines von ihnen klingt mir im Ohr heute noch nach. Er sagte: «Ich scheide von Moskau im Gegensatz zu euch allen seelisch intakt, denn ich habe in all den hier vebrachten Jahren nicht eine einzige Zeile der

'Prawda' gelesen». Das gab es also, gibt es wohl nach wie vor. Doch finden sich unter Journalisten, wie unter Agronomen und Zahnärzten, Landvermessern und Essayisten, verschiedenartige Vertreter des Fachs: vorzügliche, gute und andere. Ich erinnere mich auch an einen schwedischen Fernsehberichterstatter in Moskau, der in seiner Freizeit die Romane des Dorfschriftstellers Valentin Rasputin übersetzte.

Auch entsinne ich mich des deutschen Kollegen, der, von Haus aus Indogermanist, sich nebenbei mit der Lautlehre und den Wortfeldern des Igorlieds befasste, und gegenwärtig ist mir ebenso der Korrespondent einer amerikanischen Zeitschrift, der bei seiner Ausweisung aus der Sowjetunion zuletzt im Flughafen vor den verblüfften Zoll- und Grenzbeamten ein Gedicht Lermontows rezitierte: «Nun leb wohl, du ungewaschenes Russland».

Gewiss, wir Journalisten, die wir uns im eng gespannten Rahmen zwischen Ereignis und Redaktionsschluss bewegen, wir sind nicht mehr als Handwerker der Zeitgeschichte; unser Tun reicht, wir verkennen es nicht, über das Kunstgewerbliche selten hinaus. Und doch und gerade deshalb, lieber Herr Schlögel: «Verachtet mir die Meister nicht!» Zugerufen sei Ihnen dies nicht im Tonfall altdeutsch-biedermännischer Mahnung, sondern einfach in dem einer Bitte. Denn verständigen müssten wir uns weniger über Arbeitsbedingungen und Erwartungen, unter denen ein politischer Zeitungsartikel und ein historisch-kunsthistorischer Essay entstehen; die kennen wir alle. Zu fragen wäre vielmehr, was Tagesberichterstattung und Essayistik als verwandte und doch voneinander abweichende Gattungen zu leisten imstande sind.

Fürchten Sie nun nicht, meine Damen und Herren, dass Sie im folgenden so etwas wie eine Vorlesung über Poetik der publizistischen Spielarten zu hören bekommen. Erstens traue ich mir die Abhandlung eines solchen Themas nicht zu, und ich habe, zweitens, nicht vergessen, worin meine Aufgabe hier besteht. Und so gedenke ich mich an diesen Auftrag zu halten. Professor Schlögels Buch «Moskau lesen», die Entzifferung alter Stadtpläne und Strassennamen, die Einordnung inmitten der grauen Allunionseintönigkeit stehengebliebener Fassaden, seine Arbeiten über Petersburg/Leningrad, zumal sein Hauptwerk über die Newa-Stadt der vorrevolutionären Jahre, sie haben uns die europäische Verwurzelung russischer Geistesgeschichte erneut in Erinnerung gerufen. Und die Schriften enthielten die altbekannte und doch so wenig beherrschte Botschaft, wir möchten dort, wo uns Wesensfremdes

begegnet, nicht von der vermeintlichen Höhe eigener Zivilisation herab urteilen, sondern uns um Verständnis bemühen, nach örtlicher Eigen-gesetzlichkeit richten, die es zu begreifen gilt. Schlögel hat ein verzwei-feltes und doch zähes Ringen beschrieben, einen unter einzigartigen historischen Bedingungen und darum gegen besondere Widerstände geführten Kampf für eine russische Moderne – und deren Vernich-tung. Er hat die selbstquälerische und in unserer Zeit jetzt wieder be-deutsam gewordene Leistung jener Wegmarken setzenden russischen Denker ans Tageslicht gehoben, die sich in einem schmerzhaften Pro-zess von einer Haltung lossagten, welche alles, Ethisches ebenso wie Aesthetisches, revolutionärer Zweckbestimmung unterordnet. Und dann hat Karl Schlögel europäische Hinterlassenschaft, europäischen Bestand auch erschaut und beschrieben an manchem Ort, wo die Waf-fen von Moskaus Macht beim berüchtigten Sammeln russischer Erde auf historisch andersartig geprägte Gefilde vorgestossen sind: in Riga und Vilnius, in Czernowitz und eben Lemberg.

Wieviele verschiedene, je nach Standort und nationaler Zugehörigkeit anders ausfallende Antworten sind schon auf die Frage gegeben wor-den, ob Russland nun zu Europa zu rechnen sei oder nicht. Lassen Sie mich hier heute eine weitere wagen, obwohl ich mir ihrer – möglicher-weise journalistischen – Pointiertheit und darum ihrer Unvollkommen-heit bewusst bin. Im Jahre 1903 hat Anton Tschechow in seinem Landhaus in Jalta, in der «Weissen Datscha», sein letztes Stück, den «Kirschgarten», vollendet. Wer käme auf den aberwitzigen Gedanken, diesen Meister des russischen Wortes aus der europäischen Geistesge-meinschaft ausschliessen zu wollen? Und um wieviel ärmer wäre un-ser Kontinent ohne ihn, der unter allen grossen Dichtern russischer Sprache der europäischste und zugleich – ist es ein Zufall? – der pes-simistischste war. Im gleichen Jahr 1903 hat in Brüssel beim 2. Kongress der russischen Sozialdemokraten Lenin die Spaltung in Bolsche-wiken und Menschewiken herbeigeführt, den Bruch erzwungen mit der Forderung, die Partei müsse als eine zentralistische Organisation von Berufsrevolutionären und mithin als eine Elite wirken, die den Massen das richtige Bewusstsein vermittelt. Auch Lenin – die von Schlögel für eine westliche Oeffentlichkeit neu entdeckten Wechi sprechen dafür – steht in einer russischen Tradition; diese weist aber in eine Rich-tung, welche ein Grundkriterium moderner europäischer Denkweise verwirft: das selbstverantwortliche individuelle Verhalten nach den Normen der Aufklärung. Und Lenin tut in der Tat den entscheidenden

Schritt auf dem hinwegführenden Pfad, indem er den Einzelmenschen erneut für unmündig und daher für lenkungsbedürftig erklärt.

Nun wollte ich aber über die Leistung kulturgeschichtlicher Essayistik einerseits und die des Journalismus andererseits sprechen. Ich bin dabei. Mir scheint, dass es Sache eines Gelehrten vom Schlage Schlögels sein kann und muss, einem oft genug in Vorurteilen beharrenden westlichen Publikum zu erläutern, dass das als bedrohlich empfundene und gar für barbarisch gehaltene Russland auch die Heimat und der geistige Nährboden einer so impressionistisch stillen, vornehmen und liebenswerten Figur wie Tschechow ist. Und dass Sowjetwirklichkeit daher in den letzten sieben Jahrzehnten zumindest zu einem Teile auch eine russische Selbstentfremdung bedeutet hat. Dass der Autor des «Kirschgartens» hier lediglich als ein Beispiel dient, versteht sich von selbst; weitere Namen ohne Zahl sind gerade in den Schriften Schlögels nachzulesen. – Der Moskauer Zeitungskorrespondent musste sich dagegen mit Lenins Erben auseinandersetzen, mit dem Tag für Tag brutal manifestierten Willen von Machthabern, für sich selbst unter Berufung auf die Leninsche Denkkonstruktion Legitimität zu verlangen. Und stellen musste er sich ihrer Hybris, sie seien die Vertreter einer globalen Zukunft, deren Unausweichlichkeit die Aussenwelt nur resigniert zur Kenntnis nehmen könne. Sowjetischer Alltag passte schlecht zu dieser Behauptung. Auf den heftigsten Widerspruch stiess aber der so begründete Moskauer Machtanspruch ausserhalb der einstigen Zarengrenzen, dort, wo ihm eine aus anderen Wurzeln genährte Geistesart die Gefolgschaft verweigerte: in Mitteleuropa.

Osteuropa, Mitteleuropa, Europa kurz und ohne jede Unterscheidung – wir erinnern uns dieser vor kurzem erst ausgetragenen Debatte, in der Rede und Widerrede zwischen Prag und Warschau, Pressburg, Zagreb, Wien und Budapest, doch auch zwischen Paris und New York hin- und hergingen. Gefragt wurde nach der Berechtigung pauschaler Benennungen, danach, ob sich die Region zwischen Böhmerwald und Donaulal in ihrem Herkommen von den Gebieten jenseits des Bug und der Ostkarpaten nicht grundsätzlich unterscheidet, ob die von aller Welt ohne Bedacht übernommene Abstempelung «Ostblock» nicht der Bejahung imperialistischer Absicht gleichkam. Und geforscht wurde nach den Ursprüngen des mitteleuropäischen Unglücks, wobei nicht wenige eine historische Schuld im westlichen Teil des Kontinents orteten. Karl Schlögel nahm und nimmt an dieser Debatte teil – mit seinen Essays über die neu zum Leben erwachenden zentral-europäischen Städte und

mit seiner Mitteleuropaschrift, welche Fachkritik seinerzeit etwas kühler aufnahm, dies vielleicht darum, weil diese Arbeit neben der Beleuchtung kulturhistorischer Zusammenhänge auch eine politische Konzeption zu enthalten schien, die nicht nach jedermanns Geschmack sein mochte. Doch was verschlägt's, erlauben Sie mir die saloppe Frage und Formulierung, was verschlägt's, wer in jener Diskussion «im recht» und wer «im unrecht» war? Und vollends gegenstandslos mutet nun damalige Nörgelei an, das Streitgespräch über Mitteleuropa sei eine Modeerscheinung. Im Gegenteil. Jene Auseinandersetzung über Ostmitteleuropas geistigen Standort sehen wir heute gewiss berechtigt als ein Vorzeichen des politischen Lebens, dessen Zeugen wir soeben waren. Und alle sind zu beglückwünschen, die bei der Debatte mitaten, denn sie bewiesen Instinkt und Witterungssinn für das Kommende.

Und nun – ist es nun nach dem Jahr 1989 vollbracht? Beileibe nicht. Nicht in der Sowjetunion, aus der die täglichen Nachrichten uns Böses ahnen lassen. Und nicht in Ostmitteleuropa, wo das Erbe dieses Jahrhunderts schwer auf Menschen und Ländern lastet, den Willen zur Erneuerung in Freiheit zu lähmen und in den Sumpf hinabzuziehen droht. Die östlichen Nachbarn bedürfen dringend unseres Beistands, und dessen erste Bedingung heisst Verständnis. Ich hoffe und glaube eigentlich auch, dass ich mich im Einklang mit der Jury befinde, wenn ich meine, der Charles Veillon-Preis werde an Sie, Herr Professor Schlögel, verliehen als Anerkennung für Geleistetes, jedoch auch als Ermutigung für Künftiges. Fahren Sie fort, Verständnis zu wecken, als ein Fürsprecher Ostmitteleuropas zu wirken.

Dr. Andreas Oplatka

LAUDATIO

Il est sans doute insolite de commencer une laudatio en racontant qu'on projette, de son propre chef, d'offrir au lauréat un modeste cadeau, en plus du prix qui va lui être attribué, quitte à alourdir ainsi ses bagages. Nous n'admettons pas la formule méchante de Kurt Tucholsky, selon qui les littérateurs commettent une offense grave chaque fois qu'ils appellent littérateurs d'autres littérateurs, car qu'est-ce qu'un littérateur peut offrir à un autre littérateur sinon de la littérature, donc un livre? Vu du dehors, ce livre a peu de rapports avec la cérémonie qui nous réunit. Il contient des lettres de Cicéron, dans la traduction de Christoph Martin Wieland'. Il s'agit du 55^e volume des œuvres de Wieland, publiées à Vienne en 1813. Donc, une trouvaille fortuite. On sait cependant que les livres ont un destin, et le destin de ce volume-ci se lit dans les trois tampons qui en ornent les premières pages. En les déchiffrant, nous entrons dans l'espace culturel décrit par le professeur Schlögel. Le premier tampon montre, en son centre, un aigle à double tête. Le texte allemand qui l'entoure pourrait se traduire ainsi: «Sceau de la bibliothèque du deuxième gymnase supérieur impérial et royal de Lemberg'». Ce tampon est biffé d'une grande croix au crayon rouge, et l'aigle du sceau suivant n'a plus qu'une tête. J'y lis: «Biblioteka Drugiego Panstwowego Gimnazjum imienia Karola Szajnochy we Lwowie». Donc, un autre gymnase d'Etat, portant le nom de l'historien polonais-galicien Karol Szajnocha. Mais cet aigle polonais est biffé comme l'aigle autrichien par deux traits rouges, et le troisième tampon, le seul qui ait échappé à ce traitement, désigne ainsi le nouveau propriétaire: «Lywiwska Derschawna Oblasna Biblioteka». Plus d'école. Les autorités soviéto-ukrainiennes ont déposé lettres de Cicéron et œuvres de Wieland dans une bibliothèque de district.

Ces inscriptions sont des signes d'un ordre administratif méticuleusement maintenu au travers des désordres de l'époque; elles expriment une volonté consciente et ferme de se dégager du passé. Elles témoignent de la présence historique de la culture bourgeoise dans cette ville de Galicie, mais aussi des changements de pouvoir et de système politique. Les bouleversements de la structure de la propriété ont fait l'objet d'un des essais de Schlögel, où il montre comment, dans l'aspect actuel de Lemberg, les couches historiques se superposent sans se cacher. Rendant visibles les sceaux des époques biffés au

crayon rouge, l'auteur les a interprétés après avoir, selon sa méthode coutumière, suivi les ruelles en observateur attentif, soucieux de retenir toutes ces images dans sa mémoire. Le destin de ce livre confirme la conclusion que Schlögel tire du cas Lemberg : ce que le voyageur trouve aujourd'hui, c'est la ville d'après la catastrophe, lieu de résidence de gens qui sont venus « après ». Fini ce que Schlögel appelle, toutefois entre guillemets, « la mission civilisatrice des Habsbourg », finie l'époque où Lemberg, comme je le lis dans le texte de Schlögel, était une capitale du livre et des connaisseurs en livres.

Par combien de mains a passé ce volume de Wieland ? Il serait peut-être séduisant d'en rêver, d'écrire là-dessus quelque chose sur le mode imaginaire. Il est vrai que je n'ai pas trouvé le volume à Lemberg, mais, avec l'aide d'amis russes, chez un antiquaire de Moscou. Dans « Lire Moscou », livre qui a fait sensation, Schlögel a décrit les épaves culturelles qu'on trouve chez ces marchands. On pourrait donc songer à l'énigme de la chaîne des propriétaires, mais peu importe : ce ne sera pas, cher Monsieur Schlögel, la pire des tribulations pour ce volume que de passer de mes mains dans les vôtres. Acceptez-le donc, je vous prie, comme signe de reconnaissance personnelle et au nom de toutes les personnes de ma famille qui ont utilisé votre « Lire Moscou » avec profit et joie.

Mais voici une autre singularité de cet éloge. Il est prononcé par un journaliste, ancien correspondant à Moscou, donc par un membre d'une guilde que Karl Schlögel, dans « Lire Moscou », n'a pas précisément traitée avec gentillesse – pour le dire courtoisement. Il s'y plaint de l'absence de perspective historique dans les informations provenant de la capitale russe, de l'adoption générale, de plus en plus alarmante, du ton neutre des bulletins d'agence. Schlögel cite avec indignation le cas d'un correspondant qui ne savait même pas la langue du pays. Eh bien, les collègues de cette sorte n'étaient effectivement pas tout à fait rares. J'entends encore le jovial discours d'adieu de l'un d'entre eux. Il disait : « Contrairement à vous tous, je quitte Moscou l'âme en bon état : durant toutes ces années, je n'ai pas lu une ligne de la Pravda. » Cela existe donc, maintenant comme autrefois. Mais parmi les journalistes, comme parmi les agronomes et les dentistes, les géomètres et les essayistes, on trouve des gens de toute espèce. Les uns sont excellents, d'autres sont bons, et puis, il y a le reste. Je me souviens d'un correspondant de la télévision suédoise qui traduisait durant ses loisirs les romans de l'écrivain paysan Valentin Raspoutine. Je me rappelle un

collègue allemand qui, spécialiste de linguistique indo-européenne, s'occupait d'analyser la phonétique et les champs sémantiques de la Chanson d'Igor. Je n'ai pas oublié non plus ce correspondant d'une revue américaine qui, chassé de Russie, a quitté le pays en récitant aux fonctionnaires des douanes et de la police de frontière de l'aéroport, complètement abasourdis, un poème de Lermontov: «Adieu donc, ô Russie mal lavée!»

Certes, nous autres journalistes, obligés de nous mouvoir dans l'intervalle étroit entre l'événement et les délais rédactionnels, nous ne sommes que de modestes artisans dans l'histoire contemporaine. Notre activité ne s'élève que rarement, nous le savons, au-dessus de ce métier. Mais précisément à cause de cela, cher Monsieur Schlögel, «Ne méprisez pas les artisans!»¹. Je ne veux pas vous dire cela sur le ton de l'exhortation bonhomme dont usaient ces braves Allemands d'autrefois, mais simplement comme une prière. Ce dont nous aurions besoin, ce n'est pas tant de discuter les conditions dans lesquelles un article politique d'une part, un essai d'histoire ou d'histoire de la culture de l'autre, sont rédigés, ni les attentes auxquelles ils doivent répondre: cela, nous le savons tous. La vraie question serait de distinguer les apports de l'information quotidienne et ceux de l'essai, deux genres parents et en même temps profondément divergents.

Ne craignez rien, Mesdames et Messieurs, on ne va pas vous infliger un cours sur la poétique de ces différentes manières de s'exprimer sur les affaires publiques. D'abord, je ne me crois pas capable de traiter un sujet pareil, et ensuite, je n'ai pas oublié ma vraie tâche ici. Et j'ai l'intention de m'y tenir. Dans son livre «Lire Moscou», le professeur Schlögel a déchiffré de vieux plans et de vieux noms de rues, défini la place historique de vieilles façades qui ont survécu au milieu de la grise monotonie de l'Union Soviétique. A quoi s'ajoutent ses travaux sur Pétersbourg/Léningrad, et surtout son œuvre principale sur les quartiers de la Neva, construits peu avant la révolution. Tous ces textes nous ont rappelé les racines européennes de l'histoire intellectuelle de la Russie. Et ils contenaient un message aussi connu que rarement pris en compte: quand nous rencontrons quelque chose qui nous est étranger, il ne convient pas de juger du haut de ce que nous appelons notre civilisation; efforçons-nous plutôt de comprendre, de penser selon des lois locales différentes, qu'il s'agit de connaître. Schlögel a décrit une lutte désespérée et pourtant coriace, un combat mené dans des conditions historiques singulières, donc contre des résistances uniques.

L'enjeu était l'esprit moderne – finalement anéanti. Il a remis en lumière ces efforts des penseurs russes qui reprennent un sens pour nous puisqu'ils ont posé des jalons essentiels. C'est dans les tourments et les souffrances qu'ils se sont libérés d'une attitude qui subordonnait tout, aussi bien l'éthique que l'esthétique, à des fins révolutionnaires. Et puis, Karl Schlögel a su voir et décrire l'héritage et le capital culturel européens dans des régions où les armes de la puissance de Moscou, réunissant de la manière qu'on sait les « terres russes », ont pénétré dans des pays marqués par une histoire différente, à Riga et à Vilnius, à Czernowitz et à Lemberg.

La Russie fait-elle partie de l'Europe? On a donné quantité de réponses à cette question; elles varient selon le point de vue et selon la nationalité de ceux qui les ont proposées. Permettez-moi d'en risquer une à mon tour, quoique je sois conscient qu'elle soit pointue et donc imparfaite – peut-être parce que c'est une réponse de journaliste. En 1903, Tchekhov terminait sa dernière pièce, la « Cerisaie » dans sa maison de campagne, la « datcha blanche ». Qui aurait la folle idée de vouloir exclure de la communauté de l'esprit européen ce maître de la parole russe? Quel appauvrissement pour notre continent si nous devons nous passer de celui qui, parmi les grands écrivains russes, était en même temps le plus européen et – est-ce un hasard? – le plus pessimiste. Or, c'est en cette même année 1903 que Lénine a provoqué, lors du 2^e congrès des sociaux-démocrates russes, la scission entre bolcheviks et mencheviks: il forçait la rupture en exigeant que le parti agisse en tant qu'organisation centralisée de révolutionnaires professionnels, donc en tant qu'élite chargée de transmettre aux masses la conscience juste. Lénine lui aussi suit alors une tradition russe; c'est ce que semblent confirmer ces « wechi » que Schlögel a redécouvert pour le public occidental. Mais cette tradition va dans un sens contraire à un critère fondamental de la pensée occidentale: la responsabilité de chacun dans ses actions, selon les normes de la philosophie des « Lumières ». Lénine fait en effet le pas décisif sur la voie opposée en déclarant à nouveau que l'individu n'est pas majeur et que, par conséquent, il a besoin d'être guidé.

Mais je voulais parler des apports de l'essai historique d'une part, et du journalisme de l'autre. En fait, j'y suis. Il me semble que ce peut et doit être l'affaire d'un savant du rang de Schlögel d'expliquer à un public occidental trop souvent accroché à ses préjugés que cette Russie, si fréquemment ressentie comme menaçante et jugée barbare, est aussi

la patrie et le sol nourricier intellectuel d'un Tchekhov, si attachant par son impressionnisme réservé et sa noblesse d'âme, d'expliquer aussi que la réalité soviétique des dernières soixante-dix années a été, pour une part du moins, une aliénation de l'esprit russe. Il va de soi que l'auteur de la «Cerisaie» figure ici comme exemple; on trouvera d'innombrables autres noms précisément dans les écrits de Schlögel. Le correspondant à Moscou avait à prendre position face aux héritiers de Lénine, face aux brutales manifestations quotidiennes de la volonté des puissants de revendiquer une légitimité fondée sur la pensée de Lénine, face enfin à la démesure de leur orgueil d'être les représentants d'un futur global, dont le reste du monde, résigné, devait admettre l'inexorable nécessité. La vie quotidienne à Moscou ne confirmait guère pareilles prétentions. Mais c'est hors des vieilles frontières de l'empire des tzars que cette revendication moscovite du pouvoir se heurtait à l'opposition la plus vive, dans les pays où un autre esprit, aux racines différentes, refusait la soumission: en Europe centrale.

Europe de l'Est, Europe centrale, l'Europe tout court sans autre distinction – nous nous souvenons de ce débat récent, de ces prises de position et de contre-position entre Prague et Varsovie, Presbourg, Zagreb, Vienne et Budapest, mais aussi entre Paris et New York. Ce qui était en question, c'était le droit d'user de ces termes globaux et simplificateurs. La région entre la Forêt de Bohème et la vallée du Danube ne se distinguait-elle pas fondamentalement, par ses traditions, de celle entre le Bourg et les Carpates de l'Est; parler d'un «bloc de l'Est», n'était-ce pas confirmer des visées impérialistes? On s'interrogeait sur les origines des malheurs de l'Europe centrale; ils n'étaient pas rares, ceux qui localisaient la culpabilité historique dans la partie occidentale du continent. Karl Schlögel a pris part à ces débats, et il continue à le faire – avec ses essais sur ces villes d'Europe centrale qui s'éveillent à une vie nouvelle, et avec son livre sur l'Europe centrale que la critique spécialisée a accueillie en son temps un peu plus fraîchement, peut-être parce que cet ouvrage paraissait proposer, à côté de la mise en lumière de relations historiques et culturelles, une vue politique qui ne convenait sans doute pas à tous les goûts.

Mais peu importe, permettez-moi cette formule simpliste, peu importe qui, dans cette discussion, «avait raison» et qui «avait tort». Et ces objections qu'on entendait, cette affirmation que toute cette dispute n'était qu'une question de mode, elles ont perdu toute justification. C'est le contraire qui est vrai. Nous avons raison de voir aujourd'hui

dans ces discussions sur la position intellectuelle de l'Est de l'Europe centrale les prémices du séisme politique dont nous venons d'être les témoins. Et il faut féliciter tous ceux qui ont participé à ce débat, car ils ont montré qu'ils sentaient ce qui se préparait.

Et aujourd'hui? 1989 a-t-il tout résolu? Nullement. Ni en Union Soviétique, dont les nouvelles quotidiennes nourrissent de sombres pressentiments. Ni dans l'Est de l'Europe centrale, où l'héritage de ce siècle pèse lourdement sur les gens et les pays, menaçant de paralyser la volonté de liberté et de tout faire sombrer dans le marasme. Nos voisins de l'Est ont un besoin urgent de notre aide, et la première condition pour cela est que nous les comprenions. J'espère et je crois aussi que je suis d'accord avec le jury en disant que le Prix Européen de l'Essai Charles Veillon vous a été accordé en reconnaissance de ce que vous avez fait, mais aussi comme encouragement pour ce que vous allez faire. Continuez donc à susciter la compréhension et à œuvrer comme avocat de l'Est de l'Europe centrale.

Andreas Oplatka

1/ Poète, romancier et essayiste allemand, 1733-1813 (note du trad.).

2/ Le nom français actuel est Lvov, le nom polonais Lwów. Le traducteur a conservé le vieux nom allemand, le seul dont le texte use.

3/ Le texte dit «Ne méprisez pas les maîtres». C'est une citation tirée des exhortations de Hans Sachs dans les Maîtres chanteurs de Richard Wagner, où le mot «maître» appartient au vocabulaire des corporations artisanales (note du trad.).

LOB DES SCHWEIGENS ÜBER SPRACHLOSIGKEIT IN GESCHICHTLICHEN UMBRUCHZEITEN

Sprache wiedergefunden

Das mittlere und östliche Europa, das geschwiegen hat, über Generationen und für ein ganzes Zeitalter zum Schweigen verurteilt war, hat seine Stimme erhoben und ist dabei, seine Sprache wieder zu finden. Man könnte die Umwälzung im östlichen und mittleren Europa auch beschreiben als die Rückgewinnung der eigenen Sprache, einer Sprache, die sich im Einklang befindet mit der Erfahrung der Generationen, die nicht aussprechen durften oder konnten, was ihnen widerfuhr; als die Wiederaneignung der Sprache in der Öffentlichkeit; als eine Sprachrevolution, die ihren produktiven Ausgangspunkt zuerst nur in den Zirkeln der marginalisierten Intelligenz hatte, die sich langsam ausgeweitet hat, ein Wort ergab das andere; die Sprache war die unschlagbare Waffe derer, die ansonsten ohnmächtig waren; diese Waffe, wenn das für eine Bewegung von Zivilisten überhaupt ein angemessener Ausdruck ist, hat auch dann gewirkt, wenn ihre Sprecher im Gefängnis eingesperrt oder ins Ausland abgeschoben waren. Es hat sich darin eine Erfahrung artikuliert, die das Erfahrungssurrogat der Nomenklatura und die offiziöse Sprache der Nichtübereinstimmung mit der Wirklichkeit, der Unwahrheit, der Lüge überführt und der Lächerlichkeit preisgegeben hat – ohne denunzieren zu müssen, sondern einfach durch das Aussprechen von Evidentem. Und als diese Sprache begann, aus den Zirkeln, aus dem engen Umkreis der Samizdat-Publikationen einzusickern in den öffentlichen Raum, da war die Sache der Freiheit eigentlich schon gewonnen, was nicht heisst, dass es nicht Schrecksekunden und die Neigung, in die Abschreckung zu flüchten, gegeben hätte. Aber die Lage der Dinge – kein Rückhalt mehr im Osten vor allem – und die zersetzende Kraft des Wortes hatten selbst den alten herrschenden Eliten ein Gefühl dafür vermittelt, dass es ratsam sei, eher an Abdankung zu denken als an Niederschlagung.

Das östliche und mittlere Europa hat seine Sprache wiedergefunden, und wir, die Zaungäste dieser Erfahrung, haben uns an dem Ausbruch von Witz und Wortspielen, der Kunst der Anspielung, die ein ganzes System der Lächerlichkeit preisgab, erfreut, waren Augen- und Ohrenzeugen einer einzigartigen Glossolalie, vorgetragen von vielen Zungen,

in Moskau, Wilna, Bukarest, Leipzig, Prag und Budapest. Ein Wortsturm, ein Ausbruch aus der alten Kommunikésprache, die Rückkehr des lebendigen Wortes.

Die Kostbarkeit des sprachlosen Augenblicks

Warum also in einem solchen Augenblick über Schweigen sprechen? Warum sogar zu einem Lob desselben anheben? Der Sinn meiner Überlegungen ist: über eine Situation zu sprechen, in der die Sprache des Begriffs nicht mithält mit den Ereignissen, in der die Bilder vom Ort der Ereignisse das Wort überflüssig zu machen scheinen, eine Situation, in der es erleichternd sein kann, zu wissen, dass es kein Manko, sondern sogar ein Vorzug sein kann, wenn man diesen Augenblick des Nichtmehr und des Nochnicht aushält. Der Augenblick, in dem es einem die Sprache verschlägt, ist der Augenblick der Anomie des Begriffs, ein Raum, in dem die von lange gültigen Begriffen besetzten Stellen geräumt werden, ohne dass schon neue an ihre Stelle getreten wären. Es ist der Augenblick, in dem begriffs- und sprachorientierte Menschen sehr rasch Entzugerscheinungen bekommen, wenn nicht gleich Ersatz geschaffen ist, ein Augenblick der Leere, schwarz und dunkel, in dem man ganz allein ist mit einer bisher nicht gemachten Erfahrung. Es handelt sich um eine Art Uerlebnis der Plötzlichkeit, das Hereinbrechen einer von allen lange erwarteten und dann doch alle irgendwie überwältigenden Lösung einer Spannung, die Europa denaturiert hat; den Augenblick einer glücklichen Katastrophe.

Man kann diese Chance verwerfen und sich den etablierten Interpretationszwängen fügen. Aber man vergibt sich damit wirklich etwas Großes: der Erfahrung der Leere, die eintritt, wenn sich eine Sprache erschöpft hat und ein Begriff alt geworden ist. Der Erfahrung einer Gegenwart, die uns das nächste ist, derer man aber am schwierigsten habhaft wird. Die Gegenwart – Ernst Blochs «Dunkel des gelebten Augenblicks» – ist ein unsicherer Ort, unübersichtlich, wirr; wir sind plötzlich auf die Gegenwart hingestossen, jenen Augenblick, der zwischen einer vermeintlich übersichtlichen, weil hinter uns liegenden und daher abgeschlossenen Vergangenheit und einer Zukunft, die wir uns noch denken und wünschen können, solange sie nicht geworden ist, liegt. Wir müssen uns fallen lassen und können uns auf kein Vorurteil und kein Nachurteil zurückziehen. Uns kommt nichts zuhulfe, ausser unserer Geistesgegenwart, unserer Zuversicht, die Gegenwart ertragen

zu können. Das Problem ist: wie finden wir eine Sprache für Vorgänge, die wir zum ersten mal erleben, für Bilder, die wir noch nicht gesehen haben, für Sprachen, die wir nicht kennen, für eine Erfahrung, die wir nicht gemacht haben, wie finden wir eine Sprache für etwas, was noch kein Ende hat, wo noch alles offen ist, wo der Horizont auseinandertritt, wo die Welt, für die unsere Kategorien und Sprache bisher gültig war, sinnlos geworden ist, ein Stück alter Erfahrung verkörpert, die nicht mehr zeitgemäss ist. Wie bewahren wir aber eine Erfahrung, die wir gemacht haben, die unser Leben geprägt hat, die aber plötzlich entwertet erscheint. Noch knapper: wie bewahren wir in einer Zeit des stürmischen Umbruchs, der aktuellen Handlungszwänge eine Reflexivität, die uns erlaubt, nach allen Seiten und auf uns selbst zu sehen und so das grosse Revirement unserer Gedanken- Sprach- und Begriffswelt mitbetreiben zu können, das doch wohl fällig ist, wo sich alles um einen herum geändert hat. Ich möchte die Kostbarkeit des sprachlosen Augenblicks verteidigen, obwohl er solche Verteidigung eigentlich nicht nötig hat.

Bildwelt

Brauchen wir überhaupt den Begriff für das, was im letzten Jahr abgelaufen ist? Offenbar ist doch, dass wir Bilder zu sehen bekommen haben, die keines Kommentars bedürfen. Das Jahr des europäischen Umbruchs war vor allem ein Jahr der Bilder. Gewiss hat darin die moderne Kommunikationstechnik – vor allem das Fernsehen – eine bedeutende Rolle gespielt, nicht nur eine der passiven Widerspiegelung des Ablaufs der Ereignisse. Das Fernsehen hat den Handlungsraum geöffnet. Es hat jene Ubiquität der Ereignisse, die so stimulierend auf den Ablauf wirkte, vorgestellt. Es war das Medium der Synchronisierung und wechselseitigen Stimulierung der europäischen Bürgerrechtsbewegungen. Es hat gezeigt, dass das Ende der alten Ordnung nicht in Chaos, sondern in einer neuen Ordnung mündet – mit Leuten, die etwas zu sagen hatten und Vertrauen erweckten. Bilder haben die Glaubwürdigkeit und Überzeugungskraft, die jeder Anschauung eigen ist. Es gibt Bilder, die bedürfen keines Kommentars, sie sprechen für sich selbst. Und doch waren diese Bilder nur der letzte Akt des grossen Schauspiels, dessen Vorspiel und erste Akte uns entgangen sind, entweder weil der grosse Vorhang uns den Blick versperrt hatte oder weil wir uns nicht dafür interessiert hatten, was hinter dem Grossen Vorhang gespielt wurde. Die Proben, inclusive der gescheiterten General-

proben, liegen Jahrzehnte zurück und an dem Text für das Stück, das sich jetzt vor unseren Augen entrollt hat, ist mehr als ein Jahrzehnt gearbeitet worden. Die dramatischen Bilder des letzten Jahres sagen also nichts gegen die Macht des Wortes.

Am Anfang war das Wort, das gilt für die sowjetrussischen Dissidenten der 50er und 60er Jahre, für die Warschauer und Prager Intellektuellen und Parteileute der 60er und 70er Jahre. Nicht allzu viele von uns kannten diese Texte, und noch weniger haben ihnen eine Chance gegeben, dass sie einmal auch wirklich aufgeführt würden. Wir glaubten erst daran, als es so weit war, und da war es schon wieder zu spät. Wir wurden überrumpelt von etwas, was schon längst angekündigt war. Und nun neigen wir dazu, das Neue, das sich durchgesetzt hat, in Worte zu fassen, denen anzusehen ist, dass sie nicht angemessen und nicht zeitgemäss sind. Es gibt verschiedene Formen, auf diesen Einbruch eines geschichtlichen Augenblicks zu reagieren und mit ihm «fertig zu werden». Es sind gewissermassen Auffangstellungen für das Unerwartete oder Nichtmehrerwartete, die Kapitulation vor dem Unerwartet-Neuen, Versuche, die tradierte Ordnung im Kopf aufrechtzuerhalten, wo sich Bilder des Neuen abzeichnen. Wir nehmen Zuflucht zu vergangenen Bildern und sehen überall nur ein *Déjà-vu*, wo etwas Neues geschieht; wir sprechen von der «Wiederkehr der Geschichte», wo in Wahrheit ein Eintritt in die Gegenwart vor sich geht; wir bedienen uns des Analogieschlusses und sprechen von einer Situation «wie 1848», «wie nach Versailles», «wie in der Zeit vor dem Krieg», weil uns die Originalität der neuen Konstellation überfordert; wir haben Visionen über die Gegenwart hinaus, weil das immer noch einfacher ist, als zu sehen, was vor unseren Augen vor sich geht; aber wir beschwören auch furchtbare Bilder, die dann, wenn das eintreten sollte, was wir aus historischer Erfahrung schon kennen, nur ein blosses Abbild sein werden. Das sind alles Versuche, mit etwas fertig zu werden, wofür sich der angemessene Begriff noch nicht eingestellt hat. Aber das *Déjà-vu* ist eine Täuschung, die Vision und Utopie nur ein Notbehelf. Am aufrichtigsten und wahrhaftigsten ist vermutlich der blosser Aufschrei, das Ah, das Oh des Staunens. Das Schlüsselwort für den winzigen Augenblick, in dem das Unerhörte und Ungesehene zum Alltag wird, war – in Berlin jedenfalls – «Das ist doch Wahnsinn» und der gegen den Überraschungsmoment Flankenschutz bietende Beisatz «Das gibts doch nicht». Um die Rettung dieses Augenblicks und die Kraft, die darin liegt, geht es mir. Ich möchte ihn festhalten, d.h. ihn zur Kenntnis nehmen.

Es gibt ein Metier und ein Genre, das sich berufsmässig mit dem Augenblick beschäftigt. Es lebt davon, mitzuteilen, was geschieht. Es ist die Zeitung. Das wahrhaftigste und zugleich spannendste Buch, das über den historischen Augenblick des vergangenen Jahres geschrieben worden ist, ist die Zeitung. In diesem Medium ist vorerst der Augenblick gerettet, als Partikel, als Mitteilung.

Die Zeitung: Das Protokoll des historischen Augenblicks

In der Ecke stapeln sich die Zeitungen des vergangenen Jahres. Sie sind nicht im Altpapiercontainer gelandet. Sie profitieren von den Skrupeln dessen, der sich von ihnen nicht trennen kann. Auch Bücher wirft man nicht weg. Auch aus Büchern reisst man nicht Seiten heraus. Etwas von der Rücksichtnahme, die sonst nur Büchern gilt, entfällt nun auch auf die Stösse von Zeitungen, die unter ihrem eigenen Gewicht zusammensacken und zu vergilben beginnen. Mit Recht: der Stapel ist die Chronik der laufenden Ereignisse der Epoche, kein verstaubtes Archivstück; es ist der Bestseller, der keiner Reklame bedarf; es ist der Thriller aus der Feder einer schreibenden Hundertschaft, das Epos, das uns für viele Bücher, die nicht geschrieben worden sind, entschädigt hat. In dem Stapel steckt die Zeit, die jetzt schon verloren ist.

Das hat kein Autor fertig gebracht und natürlich auch kein Magier von Chefredakteur. Er hat nur das Protokoll arrangiert, die Melodie aufgezeichnet. Die Kette der Ereignisse selbst hat die Komposition des Werkes besorgt. Zum Text des vergangenen Jahres gehört alles, die Titelseite, die den historischen Augenblick proklamiert, und die Inseratenseite, in der die neue Geschäftsverbindung zeigt, dass es Ernst geworden ist. Erst beide zusammen machen die neue Realität aus. Wir haben vor uns einen fortlaufenden Text, in dem alles so ist, wie es sein muss. Der Text hat viele Autoren und viele Schreibarten, die Annalen von heute werden in Büros mit Fernschreibern, Bildschirmen erstellt, nicht in den Zellen der alten Chronisten. Das garantiert Offenheit, Vielfalt der Form, wechselnde Beleuchtung. Die Zeitung des Jahrgangs 89/90 ist Dokument, Meldung, Augenzeugenbericht, Präsenz auf wechselnden Schauplätzen, Chronik, intimes Geständnis, Tagebuchnotiz, ungläubiges Staunen, polemischer Furor. Sie ist in Zeiten der Unübersichtlichkeit das Organ, das dem Leser die tausend Ohren und Augen ersetzt, und ihn zum Zeitgenossen macht.

Die Zeitungen haben nur Protokoll geführt, aber niemals vorher sind sie so begierig gelesen und studiert worden. Es gibt Weltgeschichte in Fortsetzung. Die Meldung ohne alle Zutat war die Sensation. Eine blosser Mitteilung konnte besagen: das ist das Ende einer Zeit und einer Epoche. Es bedurfte keiner Dramaturgie, keines literarischen Kniffs, man musste nur den Dingen auf der Spur sein. Die Zeitungen haben uns an Orte geführt, die es vorher nicht gab. Auf ihren Seiten dokumentiert sich der grosse Ortswechsel. Die Namen, die immer wieder auftauchen, ergeben einen Horizont, der anders ist als der, mit dem man zuvor vertraut war. Sie haben uns nur etwas gezeigt, aber wir haben mehr verstanden als nach der Lektüre eines Lehrbuches. Ihre Reportagen sind Berichte von Reisen in eine zu Ende gehende Zeit. Wir haben nur Zeitung gelesen, aber die Spannung, mit der es geschah, hatte etwas von der Spannung, die sonst nur bei der Lektüre von grossen Geschichtswerken, Romanen oder Abenteuergeschichten aufkommt. Wir wollten uns nur auf dem Laufenden halten, aber was wir mitbekamen war: die Veränderung der Welt.

Historische Augenblicke sind keine Frage der Dauer. Der Augenblick kann die Sekunde sein, von der an alles anders ist, oder das Jahr, nach dessen Ablauf es kein Zurück mehr gibt. Die Zeitungen sind das Tagebuch dieser Augenblicke, der abgedrehte Film, der Protokollband der Zeitgenossen. Nun liegen sie da: Seite für Seite ein aufgeschlagenes Buch der entschwindenden Zeit, eine grosse Collage, an der doch nichts montiert ist. Kein Autor könnte so sicher sich zwischen und auf den verschiedenen Zeitebenen zugleich bewegen. Das Medium hält aus, was ein Einzelner nur schwer erträgt: die Spannung zwischen den Bildern, für die es noch keine Sprache gibt, und den Bildern, die ihre Aussagekraft eingebüsst haben. Wenn wir jetzt darin blättern, dann ist es: das Anhalten des Films, dessen Sequenzen wir kaum folgen konnten.

Jede Zeit hat ihr Genre, die Zeitung spürt das besonders. Sie spürt die Verlangsamung und Beschleunigung der Zeit am ehesten, sie kann sich nicht zurückziehen. Ihre Leute müssen vor Ort sein, und wenn sie auf dem Laufenden sein wollen, dann müssen sie so beweglich sein, wie die Zeit des Umbruchs selbst. Man kann hier nur seinen Augen und Ohren vertrauen. Das was man sieht, ist wichtig, nicht das, was man schon einmal gesehen hat. Was man an Ort und Stelle hört, ist das Unerhörte. Der Reporter, der dabei ist, ist die Hauptfigur, an der alles hängt. Was er in professionell trockenem Ton berichtet, beschämt die kühnsten Phantasien. Er tut nichts anderes, als Augenblicke im

Moment ihres Verschwindens zu fixieren. Hier endlich zahlt sich aus, dass er der Profi für den Tag ist. Er arbeitet dort, wo es keine Geschichte und keine Zukunft gibt, sondern nur die Gegenwart, die es morgen schon nicht mehr gibt. Sie ist unübersichtlich, unfertig. Er kann sich auf das Wissen derer, die danach alles besser wissen, nicht zurückziehen. Er geht das Risiko der offenen Situation ein. Zum ersten Mal erweist sich Gedächtnislosigkeit als Vorzug, und ein Weniger an Geschichte wirkt sich zugunsten der Gegenwart aus.

Die Tatsache gilt, auch wenn sie den Rahmen des Vorgestellten oder Vorstellbaren sprengt. Der Gedanke, der den Dingen hinterherhinkt oder sie überflügeln will, der das Gesetz der Geistesgegenwart missachtet, verrät sich im Ton. Er ist larmoyant und nostalgisch, vorwurfsvoll und besserwisserisch, forciert und überanstrengt. Der Gedanke, der Schritt hält, hält Schritt, ist bloss angemessen, «entspricht dem Gang der Dinge». Das ist das Schwierigste: die Gegenwart zu ertragen, ohne sich zu flüchten in alte Zeiten oder in rosa oder schwarze Zunkunfts bilder. Aber es gab auch Stimmen, die standhielten: sie sagten im rechten Augenblick, das was zu sagen war – nicht mehr und nicht weniger.

Die Zeit ist unerbittlich. Sie macht Sätze, die einmal einen Sinn gehabt haben, sinnlos. Sie gibt Sätzen, die sinnlos gewesen sind, plötzlich eine Bedeutung. Man lernt genauer zu unterscheiden, was ein Gespensterkampf von gestern ist und was für die heute Lebenden wichtig ist. Wo die Meldungen vom Ende des status quo gedruckt sind, wird das Sprechen im alten Ton schrill. Man muss sich jetzt auf verschiedenen Ebenen bewegen, wenn man sich verständlich machen will. Man kann jetzt, da die Leute selber sprechen, aufhören, ihr Stellvertreter zu sein.

Statt des grossen Entwurfs: Bilder und Töne für die Welt «danach»

Die Zeitungen, der Wirklichkeit auf der Spur, haben die Gedankenwelt der Bücher überholt. Die Bilderwelten, die sie produziert haben, sind das Rohmaterial für eine neue Gedankenwelt. Auf die Reorganisation des Raum-, Zeit- und Bildhorizonts folgt die Revision der Gedanken. Die Zeitungen führen uns Gesellschaftsanalyse in processus vor, in ihren Mitteilungen kann man Verfallsgeschwindigkeit, relative Stabilität und Zusammenbruch am lebenden Objekt studieren. Öffentlichkeit als gesellschaftliche Autopsie. Sie zeigen einen Ablauf der Ereignisse, von

dem noch nicht gewiss ist, wie er ausgeht. Sie stellen, indem sie den Zusammenhang all dieser Fakten recherchieren, den neuen Zusammenhang her, der den alten sprengt. Die Zeitung des Jahrgangs 1989/1990 liefert die Bilder, aus der das Weltbild «danach» entstehen wird. Sie ist das Medium der grossen Revision. Mit dem Eintritt in die Gegenwart kommt das Vergessen, und mit dem Vergessen wird ein neuer Blick zurück aktuell. Sie ist die tabula rasa, auf der sich die Konturen der neuen Lage einzeichnen. Einfach so, nur dem Gang der Dinge folgend. Ein Tableau ohne Rahmen und ohne Konzept, ohne Wegweiser irgendwohin. Ein solches Opus verlangt vom Leser viel – aber dafür bekommt er, was es nicht alle Tage gibt: Epochenwechsel in Zeitlupe. Jede Generation würde uns beneiden um die Anschauung, die uns geboten wird.

Die Bildsequenzen und die Protokollawinen, die über uns hereingestürzt sind, sind der Stoff, aus dem unsere Gegenwart heraustritt. Wir sind damit vollauf beschäftigt. Aber manchen ist das zu wenig, sie wollen schon wieder aufs Ganze, wo wir doch gerade die Erkenntniskraft, die im Fragment liegt, zu spüren bekommen haben. Es geht schon wieder um eine Ordnung im Kopf, eine ausgedachte Ordnung, wo die wirkliche noch gar nicht Zeit gefunden hat, zu wachsen. Aber dieses der Zeitvorausseinwollen ist nur die Fortführung der alten Routine, die Angst hat, aus dem Tritt zu geraten und sich auf neue Gedanken bringen zu lassen. Schon steht ein Heer bereit, das den historischen Augenblick in die Akten einsortiert und zur Tagesordnung übergeht. Für jeden ist etwas dabei: für die Soziologen Genesis und Vergehen einer historischen Formation, für die Politologen die nun offen und unverhüllt daliegende kristalline Superstruktur eines totalitären Systems, für Philosophen die Irrungen und Wirrungen des ideologischen Bewusstseins, für die Kunstwissenschaftler das ruinierte Gesicht der europäischen Kultur, für die Touristen neue Zielpunkte, für die Geschäftswelt neue lukrative Verbindungen, für die Historiker die Übernahme gewaltiger Archivmassen. Eine ganze Generation ist mit Arbeit eingedeckt, der Augenblick, der alles, auch uns verändern könnte, ist dingfest gemacht, gesichtet, geordnet. Der horror vacui, das wilde Tier, ist gezähmt.

Das Wertvollste des erlebten Augenblicks ginge so in der Routine eines intakt scheinenden Betriebes zugrunde: die Erfahrung der Offenheit, der kurze und erschütternde Kontakt mit der Irregularität der lebendigen Kräfte, aus der alle Geschichte gewirkt ist. Wir verwerfen die

Gunst, die uns der Kairos geschenkt hat. Wir gehen ziemlich verschwenderisch mit dem Privileg der Zeitgenossenschaft um, wir flüchten aus dem Augenblick, anstatt ihn auszuhalten.

Dabei verdanken wir ihr alles: Wir merken, dass es Dinge gibt, die sich anbahnen, für die wir kein Organ hatten. Wir sind Wortmenschen, die an eine Sache erst glauben, wenn sie verkündet wird, und übersehen dabei, dass den grossen Worten lange Inkubationsperioden vorausgehen, in der die Veränderung der Gestik, die Veränderung der Fussnoten, ein neues Mienenspiel, eine aus dem Takt geratende Routine und eine noch unsicher wirkende Improvisation die geschichtliche Umwälzung anzeigen. Das Finale des Übergangs kam mit Pauken und Trompeten, aber entschieden war alles vorher – in eher leisen Tönen; das Neue versteckte sich in einer alten, ausgelaugten Sprache. Bekanntestes Beispiel: Perestrojka, dieses alte, von Stalin schon gebrauchte und millionenfachen Enttäuschungen abgenutzte Wort. Wir vertrauen Begriffen und Formeln mehr, als dem Diffusen, auch wenn die Formel längst bedeutungslos geworden ist und sozusagen in der Luft hängt. Als Angehörige einer Wort- und wortreichen Kultur haben wir verlernt, darauf zu achten, dass noch bevor etwas Wort geworden ist, viel passiert sein muss. Wir sind substantialistisch auf das «Was» fixiert und messen dem «Wie», das manchmal aussagekräftiger ist, kaum Bedeutung bei. Wir merken, dass wir abgestumpft sind und nur noch auf fix und fertige Bilder reagieren; wir sind nur noch zu saturieren, wenn wir Resultate haben, nicht aber die Spur, die dorthin führt. Wir ruhen nicht eher, als bis wir alles auf den Begriff gebracht haben.

Der Zusammenbruch des ancien Regime im östlichen Europa reisst auch das ancien Regime der Gedanken mit sich, das sich auf es eingestellt und an es angelehnt hatte. Mit anderen Worten; es gibt genug Gründe, auf unserer Seite innezuhalten und dem horror vacui sich auszusetzen, und nicht gleich zur Tagesordnung überzugehen. Wir sollten es geniessen, welche Kraft darin liegt, nicht mehr alles einem System oder einem Begriff unterordnen zu müssen und wir sollten vor der Anstrengung des Begriffs, die jetzt überall zu spüren ist, endlich froh sein, dass man auch ohne sie leben kann. Osteuropa, wenn es nicht schon vorher eine Fiktion war, ist zu Ende, damit aber auch Westeuropa. Die Spannung, die die ganze geistige Ökonomie der west-östlichen Kultur geprägt hat, ist fort, wir sind kein System mehr, sondern nur noch ein Ort; wir sind kein Gegenpol mehr, sondern nur ein Punkt unter und neben anderen. Wir sind nicht mehr die beste aller

denkbaren Welten, sondern eine unter anderen, eine ziemlich privilegierte zudem. Wir sind vielleicht wirtschaftlich stark, aber um ein Definitionsmonopol kämpfen zu müssen, ist sinnlos geworden. Wir haben Recht behalten, aber post festum, wenn der Gegner aus dem Rennen geworfen ist, ist so etwas ein leerer Triumph. Wir können vorerst nur Schlüsse ziehen für uns selbst, denn die anderen brauchen unsere Stimme nun nicht mehr. Wir haben unsere Erfahrung und sie die ihren. Die malträtierte Seele ostwärts braucht nicht unsere Begriffe, sondern unser Gehör. Die Leute im Osten brauchen keine Aufklärung von aussen sondern leisten sich endlich selber eine. Europa hat nicht den Weg, sondern ist offen für viele Wege. Wir müssen uns eine Erfahrung aneignen, die in anderen europäischen Regionen gemacht wurde, ohne dass es zu einer Enteignung dieser Erfahrungen kommt. Wir müssen eine Sprache finden, die präzise genug ist, um die je besonderen Erfahrungen zu artikulieren, aber elastisch genug, um eine doppelte Erfahrung in sich aufnehmen zu können, eine Sprache, in der sich die vom Stalinismus und Nationalsozialismus bedrohte und betrogene Generation verständigen kann und in der die Paradoxien des Kalten Krieges als kongruente Erfahrung einer Region zur Sprache gebracht werden können. Wir müssen im Westen aufhören den starken Maxe zu spielen und eben tun, was wir tun können: sprachlich heisst das: einen Ausdruck für das zu finden, was vor sich geht: einen Fortschritt, der in der Katastrophe enden kann oder eine Regeneration Russlands, die ohne eine Katastrophe nicht zu haben ist. Man muss den Dingen erst die Melodie ablauschen, bevor man selber ihnen eine vorsingen will. Man muss jetzt, wo alles auf das neue Europa hindenkt, erst einmal zurückgehen zum gespaltenen und beschädigten. Man muss, wenn man über die neue Zeit, die jetzt kommen soll, noch einmal über die Spätzeit Westeuropas und Osteuropas nachdenken. Man braucht nicht vorschnell das Ganze konstruieren, wo man vorerst nur Trümmer vor sich hat. Das Fragment trägt zum Ganzen oft mehr bei als ein grand Design. Der Zukunft ist vielleicht mehr geholfen, wenn sie im Indikativ Futur gedacht wird anstatt in futuristischen Projekten, die doch nur aus der Verlegenheit geboren sind. Wir reden das richtige Wort nicht herbei; wir haben Zeit zu warten, bis es sich einstellt, wie von selbst und nebenher, wenn es so weit ist – nicht früher und nicht später.

Karl Schlögel

ELOGE DU SILENCE
DE LA DIFFICULTÉ DE DIRE
LES INSTANTS DE BOULEVERSEMENT HISTORIQUE

La parole retrouvée

L'Europe du centre et de l'Est s'était tue, condamnée au silence pour des générations, voire pour une époque entière. Maintenant, elle a élevé sa voix, elle est en train de retrouver sa parole. On pourrait décrire les bouleversements de l'Europe de l'Est et du centre comme l'acte de reconquérir une parole propre, une parole qui soit en accord avec l'expérience des générations qui n'avaient ni le droit ni la possibilité de dire ce qu'elles subissaient; comme acte de reconquérir une parole publique; comme une révolution langagière, qui n'était partie d'abord que des cercles d'intellectuels marginalisés, puis s'était élargie lentement, un mot appelant l'autre; la parole était l'arme invincible de ceux qui étaient dénués de tout autre pouvoir; cette arme – si ce mot convient pour un mouvement de civils – était efficace même lorsque ceux qui en usaient étaient enfermés en prison ou renvoyés à l'étranger. Elle a servi à articuler une expérience qui, convaincant de désaccord avec la réalité, de contre-vérité, de mensonge enfin, la pseudo-expérience de la nomenclatura et la langue officieuse, les a livrées au ridicule – sans avoir besoin de dénonciation, en disant simplement ce qui était manifeste. Et lorsque cette langue commençait à suinter au-delà des cercles étroits, au-delà de la portée restreinte des éditions des Samizdat pour pénétrer dans l'espace de la vie publique, la cause de la liberté avait en réalité déjà gagné, ce qui ne signifie pas qu'il n'y ait pas eu des réactions d'effroi ni la tentation de chercher refuge dans la terreur qui paralyse. Mais l'état de fait – surtout la disparition de l'appui venu de l'Est – et la capacité destructrice de la parole avaient fait sentir même aux anciennes élites du pouvoir qu'il valait mieux songer à se démettre plutôt qu'à écraser la liberté.

L'Europe de l'Est et du centre a retrouvé sa parole. Nous avons assisté à cette expérience en resquilleurs, nous avons pris plaisir à ce feu d'artifice d'esprit, de jeux de mots et d'allusions subtiles qui livrait tout un système au rire, nous étions les témoins oculaires et auriculaires d'une glossolalie incomparable, articulée par une foule de bouches, à Moscou,

à Vilnius, à Bucarest, à Leipzig, à Prague et à Budapest. Tempête de mots, évasion hors de la vieille langue des communiqués, retour de la parole vivante.

Le prix de l'instant indicible

Pourquoi parler en un moment pareil du silence? Mieux: pourquoi se mettre à en prononcer l'éloge? Le but de mes réflexions est: parler d'une situation où la langue conceptuelle ne parvient pas à suivre les événements, où les images directes des événements semblent rendre la parole superflue, d'une situation enfin où l'on ne peut être soulagé de savoir que ce n'est pas une carence mais peut-être même un avantage de simplement supporter cet instant du plus jamais et du pas encore. Le moment où l'on ne sait plus que dire est le moment où nos notions perdent leur justification. C'est alors que des notions valables depuis longtemps abandonnent les points de l'espace qu'elles avaient occupés, sans que de nouvelles idées les remplacent aussitôt. C'est l'instant où ceux qui se servent des idées et de la parole pour se retrouver dans la réalité montrent des symptômes de manque s'ils ne découvrent pas rapidement un succédané, c'est un instant de vide noir où l'on est complètement seul avec une situation telle qu'on n'en avait jamais connue. C'est l'expérience élémentaire du soudain, l'irruption d'une solution qui submerge tout le monde quoique tout le monde l'ait attendue depuis longtemps, et qui a dénaturé l'Europe: instant d'une catastrophe heureuse.

On peut rejeter cette chance et se soumettre aux interprétations imposées par l'habitude. Mais on renonce ainsi à quelque chose de vraiment grand: à l'expérience du vide qui survient quand une langue est épuisée et quand un concept a vieilli. On fait fi aussi de l'expérience du présent, qui est ce qu'il y a de plus proche, mais aussi de plus difficile à saisir. Le présent – Ernst Bloch parlait de «l'obscurité de l'instant vécu» – est un lieu peu sûr, impossible à dominer du regard, confus; subitement, il s'impose à nous, cet instant entre un passé que nous croyons voir dans sa totalité parce qu'il est clos, étant derrière nous, et un avenir que nous pouvons encore imaginer et souhaiter tant qu'il n'est pas devenu réalité. Nous sommes contraints d'accepter cet état de chute libre, incapables que nous sommes de sauver dans quelque préjugé ou quelque jugement porté après coup. Rien ne nous sert si ce n'est notre présence d'esprit et le ferme espoir d'être capable de supporter le présent. Le

problème est: comment trouver un langage pour des événements que nous vivons pour la première fois, pour des images que nous n'avons jamais vues, pour des langues que nous ne connaissons pas, pour une expérience que nous n'avons pas faite, comment trouver un langage pour quelque chose qui n'a pas encore de fin, où tout est encore ouvert, où l'horizon se disjoint, où le monde auquel convenaient nos catégories et notre langue est devenu brusquement absurde, puisqu'il incarne une partie de nos expériences anciennes que ne correspondent plus à ce qui est maintenant? Comment d'autre part conserver une expérience que nous avons faite, qui a marqué notre vie et qui semble tout à coup dévalorisée? Ou pour le dire encore plus brièvement: comment, en un temps de bouleversements, face à l'obligation immédiate d'agir, conserver un pouvoir de réflexion qui nous permette de voir à la fois tout ce qui nous entoure et de nous voir nous-mêmes, pour pouvoir collaborer à ce revirement général de notre univers d'idées, de paroles et de pensées, puisque son heure est venue, maintenant que tout a changé autour de nous. Je voudrais plaider pour le prix de cet instant de privation de la parole, quoiqu'au fond il n'en ait pas besoin.

Le monde des images

Avons-nous réellement besoin d'un concept pour penser ce qui s'est passé l'année dernière? Il est évident que nous avons vu des images qui se passent de commentaire. L'année du bouleversement de l'Europe était avant tout une année d'images. Certes, la technique moderne de communication – surtout la télévision – a joué ici un rôle considérable, qui ne se limitait pas à refléter l'événement de manière passive. La télévision a élargi l'espace de l'action. Elle a rendu visible cette ubiquité des interventions qui a si fortement stimulé leur déroulement. Elle a été l'instrument de la synchronisation et de l'exhortation mutuelle des mouvements européens des droits civiques. Elle a montré que la fin de l'ordre ancien ne débouche pas sur un chaos mais sur un ordre nouveau – avec l'aide de gens qui avaient quelque chose à dire et qui ont suscité la confiance. Les images ont la crédibilité et le pouvoir de convaincre qui appartiennent à ce qu'on voit. Il y a des images qui parlent toutes seules, même sans commentaire. Et pourtant, ces images n'étaient que le dernier acte du grand spectacle dont le prologue et les premiers actes nous avaient échappé, ou bien parce que le Grand Rideau nous avait bouché la vue, ou parce que nous ne nous étions pas

intéressés à ce qu'on jouait derrière ce rideau. Il y a des dizaines d'années que les répétitions, y compris l'échec des répétitions générales, avaient eu lieu, et que le texte de la grande pièce qui se déroulait sous nos yeux avait été écrit. Les images dramatiques de l'année dernière ne témoignent donc pas contre le pouvoir de la parole.

Au début était la parole: cela vaut pour les dissidents russes des années 50 et 60, pour les intellectuels et les hommes de parti de Varsovie et de Prague des années 60 et 70. Nous n'étions pas trop nombreux à connaître ces textes, moins nombreux encore à leur accorder une chance d'être joués dans la réalité. Nous n'y avons cru qu'une fois que cela y était, et là, c'était en fait trop tard. Nous étions pris au dépourvu par quelque chose qui était annoncé depuis longtemps. Et maintenant, nous inclinons à exprimer cette chose nouvelle et victorieuse par des mots qui, très visiblement, ne sont pas à la hauteur de la situation. Il y a diverses manières de réagir à cette irruption d'un moment historique et d'essayer de s'en rendre maître. Ce sont en quelque sorte des positions de repli face à ce qu'on attendait pas ou plus, c'est une capitulation devant l'inattendu et le nouveau, ou encore c'est une tentative de maintenir l'ordre traditionnel dans une tête dans laquelle les images du nouveau commencent à se dessiner. Nous nous réfugions auprès des images du passé, et partout où il se passe du nouveau, nous ne voyons que du déjà vu; nous parlons d'un «retour de l'histoire» là où il y a en réalité une entrée dans le présent; nous nous servons de raisonnements par analogie, parlant d'une situation «comme en 1848» ou «comme après Versailles», «comme avant la guerre», parce que l'originalité de la situation nouvelle exige trop de nous; nous avons des visions au-delà du présent, parce que c'est toujours plus facile que de voir ce qui se passe sous nos yeux; nous évoquons aussi des images effroyables qui ne seront qu'un pâle reflet au cas où devrait se réaliser ce que nous connaissons par l'expérience historique. Tout cela, ce sont des tentatives de comprendre une situation pour laquelle le concept approprié n'est pas encore apparu. Mais le déjà vu est illusion, la vision et l'utopie ne sont que pis-aller. Seul le cri est probablement entièrement sincère et véridique, le «ah» et le «oh» de l'étonnement. Les mot-clef pour le très bref instant dans lequel l'inouï et le jamais vu deviennent réalité de tous les jours était – à Berlin du moins – le «C'est de la folie», et cette autre formule qu'on ajoutait comme pour se protéger contre la surprise: «C'est pas vrai». Ce qui m'importe, c'est de sauver cet instant et la force qui est en lui. Je voudrais le retenir, c'est à dire en prendre connaissance.

Il y a une profession et un genre de texte qui s'occupent de l'instant par métier. Leur vie, c'est leur fonction d'informer sur ce qui se passe. C'est le journalisme. Le journal est le livre le plus véridique et le plus captivant qui ait été écrit sur les événements de l'année écoulée. Pour l'heure et provisoirement, l'instant est sauvé là, sous forme de fragment minimal, de nouvelle du jour.

Le journal, procès-verbal de l'instant historique

Les journaux de l'année passée s'entassent dans un coin. Ils n'ont pas fini au container. Ils profitent des scrupules d'un homme incapable de se séparer d'eux. Les livres non plus, on ne les jette pas. On n'en arrache pas des pages. Et une part des égards qu'on accorde d'ordinaire qu'aux livres entoure maintenant ces piles de journaux, qui s'affaissent sous leur propre poids et commencent à jaunir. A bon droit: ces piles sont la chronique des événements courants de l'époque, non un document d'archive poussiéreux; c'est un bestseller qui peut se passer de publicité, un thriller rédigé par des centaines de plumes, une épopée qui nous a dédommagé de beaucoup de livres non écrits. Dans ces piles se cache le temps qui est déjà perdu.

Ce n'est pas le mérite d'un auteur ni d'un rédacteur en chef magicien. Celui-là s'est contenté d'arranger le procès-verbal, d'en consigner la mélodie. C'est la chaîne des événements elle-même qui a composé l'œuvre. Tout fait partie du texte de l'année passée, la page de titre qui proclame l'instant historique, la page des annonces dans laquelle de nouvelles relations commerciales montrent que cette fois-ci, c'est sérieux. Il faut les deux ensemble pour faire la nouvelle réalité. Nous avons sous les yeux un texte continu, dans lequel tout est comme tout doit être. Ce texte a beaucoup d'auteurs et beaucoup de styles, les annales de notre temps sont rédigées dans des bureaux munis de téléscripteurs et d'écrans, non dans les cellules des chroniqueurs d'autrefois. Cela garantit l'ouverture, la diversité des formes, des éclairages changeants. Le journal de l'année 89/90 est document, information, récit de témoin oculaire, présence sur des scènes variables, chronique, aveu personnel, note de journal intime, étonnement incrédule, fureur polémique. Dans ces temps de confusion, il est l'organe qui remplace, pour le lecteur, mille oreilles et mille yeux, faisant de lui un contemporain.

Les journaux n'ont fait que rédiger le procès-verbal, mais jamais auparavant on ne les avait lus avec autant d'avidité et d'attention. Cela existe, l'histoire du monde par tranches quotidiennes. L'information nue était ce qui faisait sensation. Une information nue pouvait dire: c'est la fin d'un temps, la fin d'une époque. Il n'y fallait ni dramaturgie ni habilité littéraire, il suffisait d'être sur la trace des choses. Les journaux nous ont emmenés en des lieux qui n'avaient pas existé jusque là. Leurs pages ont documenté ce grand changement des lieux. Ces noms qui reviennent sans cesse décrivent un autre horizon, différent de celui qui nous était familier. Ils se sont contentés de nous montrer quelque chose, mais par là, nous avons compris plus de choses que par la lecture d'un manuel. Les reportages sont les récits d'un voyage vers un temps qui s'achève. Nous n'avons fait que lire les journaux, mais nous étions captivés comme, en temps ordinaire, par la lecture de grandes œuvres historiques, de romans ou de récits d'aventures. Nous voulions être au courant, mais nous apprenions la tranformation du monde.

Les instants historiques ne se définissent pas par leur durée. Ce peut être la seconde à partir de laquelle tout est différent, ou l'année après laquelle il n'y a plus de retour en arrière. Les journaux sont l'agenda de ces instants, le film tourné, le recueil des procès-verbaux des contemporains. Les voilà empilés: page après page, livre ouvert du temps qui s'en va, un grand collage où rien n'est encore monté. Aucun auteur ne pourrait se mouvoir avec cette assurance entre et sur les différents niveaux du temps à la fois. Les journaux supportent ce qu'un individu ne soutient qu'avec peine: la tension entre les images pour lesquelles il n'y a pas encore de texte et celles qui ont perdu leur pouvoir de parler. Les feuilleter maintenant, c'est arrêter le film dont nous ne pouvions guère suivre les séquences.

Chaque époque a son genre, la presse y est particulièrement sensible. Elle est la première à détecter l'accélération et le ralentissement du temps, elle ne peut pas s'en retirer. Ses hommes doivent être sur place, et s'ils veulent être au courant, il faut qu'ils soient aussi mobiles que le temps des bouleversements lui-même. Ici, on ne peut faire confiance qu'à ses propres yeux et à ses propres oreilles. Ce qui importe, c'est ce qu'on voit, non ce qu'on a vu autrefois. L'inouï est ce qu'on entend sur place. Le personnage essentiel auquel tout est suspendu est le reporter qui est là. Ses rapports, rédigés avec une sécheresse toute professionnelle, triomphent des fictions les plus hardies. Il ne fait que fixer les instants au moment même où ils s'évanouissent. Enfin il tire avantage de

sa situation de professionnel du jour qui passe. Là où il travaille, il n'y a ni histoire ni avenir, seulement le pur présent qui, demain, ne sera plus. Ce présent est confus, inachevé. Le reporter ne peut se réfugier dans le savoir de ceux qui, après coup, ont toujours tout su. Il accepte le risque de la situation ouverte. Pour la première fois, le manque de mémoire se montre profitable, le moins d'histoire agit en faveur du présent.

C'est le fait qui est valable, même s'il fait sauter le cadre du pensable ou de l'imaginable. Quant la réflexion suit péniblement les faits ou tente de les survoler, violant ainsi la loi de la présence d'esprit, elle se trahit par son accent. Sa voix se fait alors larmoyante et nostalgique, chargée de reproches et de prétention au savoir, forcée, voire essoufflée. Quand, en revanche, elle va au pas des événements, elle se contente d'avancer pour se conformer «à la marche des choses». C'est le plus difficile: supporter le présent sans chercher abri dans les temps anciens ou dans des images d'un futur rose ou noir. Mais il y avait des voix qui résistaient: elles disaient au bon moment ce qu'il y avait à dire — ni plus, ni moins.

Le temps est inexorable. Il ôte tout sens à des phrases qui en avaient un. Tout soudain, il en donne un à des phrases qui n'en ont jamais eu. On apprend à distinguer plus nettement ce qui est combat d'ombres d'hier et ce qui importe aux vivants d'aujourd'hui. Lorsque les informations sur la fin du statu quo sont imprimées, parler avec le ton ancien est malsonnant. Si l'on veut être compris, il faut se mouvoir à des niveaux multiples. Maintenant que les gens parlent eux-mêmes, on peut cesser d'être leur représentant.

Au lieu de la grande vision: Images et sons pour le monde «après»

Poursuivant la réalité à la trace, les journaux ont dépassé les livres. L'univers d'images qu'ils ont produit est la matière première pour un nouvel univers de la pensée. La réorganisation de l'horizon de l'espace, du temps et des images entraîne la révision de nos idées. Les journaux nous présentent le déroulement d'une analyse de la société. Dans leurs informations, le lecteur peut étudier, sur l'objet vivant, la vitesse du délabrement, la stabilité relative et l'effondrement. C'est la vie publique comme autopsie sociale. Les journaux montrent une succession d'événements dont l'issue est encore incertaine. En cherchant le lien entre tous ces faits, ils produisent une cohérence nouvelle qui fait sauter

l'ancienne. La presse des années 1989/90 fournit les images dont naîtra l'image du monde qui règnera « après ». Elle est le témoin de la grande révolution. L'entrée dans le présent apporte le grand oubli, et grâce à cet oubli, un nouveau regard en arrière devient actuel. Le présent est la table rase où viennent se graver les contours de la situation nouvelle. Simplement comme cela, en suivant la marche des choses. C'est un tableau sans cadre ni idée centrale, sans indicateur de quelque direction que ce soit. Une œuvre de ce genre demande beaucoup au lecteur, mais en échange, il reçoit quelque chose qu'on ne rencontre pas tous les jours: un changement d'époque au ralenti. Toutes les générations nous envieraient le spectacle qui nous a été offert.

Ces séquences d'images, ces avalanches de procès-verbaux qui nous ont submergés sont la matière dont surgit notre présent. Voilà de quoi nous occuper à plein temps. Il y a pourtant des gens à qui cela ne suffit pas, ils veulent la totalité, alors que nous venons juste de découvrir la richesse des enseignements qu'on peut tirer du fragment. Ils veulent déjà de l'ordre dans leur tête, un ordre créé par leur pensée, alors que l'ordre réel n'a pas encore trouvé le temps de croître. Mais cette volonté de précéder le temps n'est que la continuation de la vieille routine, qui craint de ne plus marcher au pas et redoute d'être conduite à des idées nouvelles. L'armée est prête qui veut classer l'instant historique dans ses dossiers pour passer à l'ordre du jour. Chacun peut y trouver son compte: le sociologue y découvrira la genèse et la disparition d'une constellation historique, le politologue la suprastructure cristalline, exposée au grand jour, d'un système totalitaire, le philosophe les multiples égarements de la conscience idéologique, l'historien des arts la face ruinée de la civilisation européenne, le touriste de nouveaux buts, le monde des entreprises de nouvelles relations lucratives, l'historien d'énormes masses de documents pour ses archives. Du travail pour une génération entière. L'instant qui pourrait changer tout, y compris nous-mêmes, est fixé, cloué, classé. L'horreur du vide, cette bête formidable, est dompté.

De cette manière, ce qu'il y a de plus précieux dans l'instant vécu s'abîmerait dans la routine apparemment intacte: l'expérience de l'ouverture, le bref et bouleversant contact avec l'irrégularité des forces vivantes, tissu de toute l'histoire. Nous rejetons la faveur que l'instant nous a offert. Nous gaspillons le privilège de la contemporanéité, nous fuyons l'instant au lieu de le supporter.

Pourtant, nous lui devons tout: nous sentons que des choses commencent auxquelles nous n'étions pas sensibles. Nous sommes hommes du discours, nous ne croyons aux choses qu'une fois qu'elles sont annoncées, et nous ne voyons pas les longues périodes d'incubation qui précèdent les grandes paroles. Nous ne remarquons pas les changements de gestes, les modifications des notes de bas de page, les expressions nouvelles sur les visages, la routine dont le rythme se dérègle, l'improvisation à l'apparence incertaine – toutes choses qui annoncent le bouleversement historique. Le final du changement a éclaté avec tambours et trompettes, mais tout était déjà décidé – avec des sonorités plutôt discrètes; le nouveau se cachait encore dans une langue ancienne et vidée de sa substance. L'exemple le plus connu est la perestroïka, ce vieux vocable utilisé déjà par Staline et usé par d'innombrables déceptions. Nous faisons plus volontiers confiance aux notions et aux formules qu'à ce qui reste diffus, même si la formule a perdu depuis longtemps son sens et n'est plus que parole en l'air. Formés par une culture de la parole et riche en paroles, nous avons oublié de prendre garde qu'il doit s'être passé beaucoup de choses avant qu'un fait se mue en parole. Nous nous accrochons, en substantialistes que nous sommes, au «quoi» et n'accordons que peu de signification au «comment», qui, pourtant, dit parfois bien davantage. Nous remarquons que nous sommes désensibilisés, que nous ne réagissons plus qu'aux images préfabriquées; rien ne nous rassasie plus hormis les résultats, surtout pas la trace qui y mène.

L'effondrement de l'ancien régime en Europe de l'Est entraîne aussi l'effondrement de l'ancien régime des idées qui s'y était adapté et s'était appuyé sur lui. En d'autres termes: il y a suffisamment de raisons de marquer un arrêt de notre côté et de nous exposer à l'horreur du vide plutôt que de passer aussitôt à l'ordre du jour. Nous devrions tirer plaisir de la force qu'il y a à ne plus devoir tout subordonner à un système ou à une notion, et face au travail du concept qu'on sent partout en ce moment, nous devrions enfin être au contraire heureux qu'on puisse aussi vivre sans cet effort. Si l'Europe de l'Est n'était pas une fiction déjà avant, elle a en tout cas cessé d'exister maintenant, et avec elle l'Europe de l'Ouest aussi. La tension qui a marqué toute l'économie des idées de la culture de l'Ouest et de l'Est s'est dissipée, nous ne sommes plus un système, juste encore un lieu; nous ne sommes plus l'autre pôle, juste un point parmi d'autres et à côté d'autres. Nous ne sommes plus le meilleur de tous les mondes possibles, mais un monde parmi d'autres, assez privilégié par-dessus le marché. Nous avons

sans doute la puissance économique, mais il est devenu absurde de devoir lutter pour un monopole des définitions. Nous avons eu raison – mais si c'est après coup, une fois que l'adversaire a dû abandonner la course, ce n'est qu'un triomphe pour rien. Pour le moment, nous ne pouvons en tirer des conséquences que pour nous-mêmes, les autres n'ont plus besoin de notre voix. Nous avons nos expériences et eux les leurs. L'âme maltraitée de l'Est n'a pas besoin de nos idées, mais de notre oreille. Les gens de l'Est n'ont pas besoin de nos lumières, ils se permettent enfin d'allumer les leurs. L'Europe n'a pas le seul vrai chemin, elle est ouverte à beaucoup de chemins. Nous devons nous approprier une expérience qui a été faite dans d'autres régions de l'Europe, sans pourtant en provoquer l'expropriation. Nous devons trouver une langue qui soit assez précise pour formuler chaque expérience particulière, assez souple aussi pour pouvoir englober une expérience double, une langue dans laquelle la génération abusée par le national-socialisme et le stalinisme puisse se comprendre et dans laquelle les paradoxes de la guerre froide puissent être articulés comme expériences similaires d'une même région. A l'Ouest, nous devons arrêter de jouer au fort des halles et faire ce qui est en notre pouvoir; du point de vue de la langue, cela signifie: trouver une expression pour ce qui se passe, donc pour un progrès qui peut finir par une catastrophe, ou pour une régénération de la Russie possible seulement au prix d'une catastrophe. Il faut écouter la mélodie des choses avant de vouloir leur proposer sa propre chanson. En ce moment où les réflexions de tout un chacun tendent vers l'Europe nouvelle, il faut au contraire retourner à l'Europe scindée et abîmée. Du moment que l'on a, pour le moment, que des décombres sous les yeux, il n'est besoin de se précipiter dans la construction d'une totalité. Le fragment est souvent une meilleure contribution au tout qu'un Grand Dessein. On est plus secourable pour l'avenir en le pensant à l'indicatif du futur immédiat qu'en élaborant des projets futuristes, nés de toute façon de notre embarras. Impossible de forcer par nos discours le mot juste à se présenter; nous avons le temps d'attendre qu'il vienne, de lui-même et comme par hasard, quand ce sera le moment – ni plus tôt, ni plus tard.

Karl Schlögel

Traduction française: N. F. Tétaz

BIBLIOGRAPHIE

Der renitente Held – Arbeiterprotest in der Sowjetunion 1953-1983
(Editions Junius, Hamburg 1984).

Moskau Lesen (Editions Siedler, Berlin 1984).

Die Mitte liegt ostwärts – Die Deutschen, der verlorene Osten und Mitteleuropa (Editions Siedler, Berlin 1986).

Jenseits des Grossen Oktober – Das Laboratorium der Moderne.
Petersburg 1909-1921 (Editions Siedler, Berlin 1988).

Wegzeichen – Aufsätze über die Krise der russischen Intelligenz
(Die andere Bibliothek, Vol. 67, Francfort sur le Main 1990 – comme traducteur et responsable de publication).

Das Wunder von Nishnij oder die Rückkehr der Städte, (Die andere Bibliothek, Francfort sur le Main, printemps 1991).



1990 – Karl Schlögel

Né en 1948 à Hawangen en Allgäu, Karl Schlögel a effectué ses études aux lycées («Humanistischen Gymnasien») d'Ottobeuren et Scheyern. Après l'obtention de la maturité, il a accompli son service civil. En 1969, il a débuté ses études universitaires à la Freie Universität de Berlin dans les branches philosophie, histoire de l'Europe de l'Est, sociologie, culture slave. Reçu docteur ès lettres en 1981, cet écrivain effectua plusieurs stages universitaires et de recherche à Moscou et Leningrad.

Schlögel est collaborateur scientifique à temps partiel à l'Institut fédéral des études scientifiques internationales et de l'Europe orientale («Kölner Bundesinstitut für internationale und ostwissenschaftliche Studien»), en qualité de traducteur et rédacteur. Les accents majeurs de ses travaux sont: l'histoire de la culture russe et soviétique, les mouvements modernes de dissidence. Le prix d'essayiste du quotidien berlinois «Tagesspiegel» lui fut attribué en 1986. Depuis l'automne 1990, il est titulaire de la chaire nouvellement créée d'histoire de l'Europe orientale à l'Université de Constance.

Karl Schlögel est marié à Sofia Margolina et père d'une fillette de six ans.

*Cette plaquette a été achevée
d'imprimer en mars 1991
sur les presses de
l'Atelier Grand SA, imprimeurs
au Mont-sur-Lausanne (Suisse)*